

TOULOUSE-LAUTREC

(L'ANGLAISE DU "STAR" AU HAVRE)

Valeur : 1,00 F

Couleurs : bleu violacé, rouge, vert, jaune, bistre clair

25 timbres à la feuille



Dessiné et gravé en taille-douce

par DURRENS

Format vertical 36 × 48

(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 12 mars 1965, à ALBI (Palais de la Berbie et ALBI R. P.) et à PARIS (Place Pasdeloup - Paris-11^e), ainsi qu'aux guichets philatéliques des bureaux de PARIS R. P. (52, rue du Louvre - Paris-1^{er}) et de PARIS 41 (5, avenue de Saxe - Paris-7^e);

générale, le 15 mars 1965, dans les autres bureaux.

La première émission de la « série artistique 1965 » permet au musée imaginaire des philatélistes de s'enrichir d'une peinture de Toulouse-Lautrec, l'« Anglaise du Star au Havre ». A défaut de compter parmi les plus célèbres ou les plus caractéristiques de la manière du peintre, cette œuvre constitue cependant son ultime production importante, à deux ans environ du terme d'une brève et poignante existence.

Henri de Toulouse-Lautrec naît à Albi le 24 novembre 1864. Descendant des fameux comtes de Toulouse, sa naissance le voue à une tragique destinée. En effet, son père et sa mère sont cousins germains et le jeune Henri est ainsi appelé à illustrer le drame de la consanguinité.

Malgré l'air de la campagne et les soins dont on l'entoure, c'est un enfant chétif — mais remarquablement intelligent, vif et turbulent même — qui vient à Paris en 1872 pour commencer au Lycée Fontanes — actuel Lycée Condorcet — des études que sa mauvaise santé le constraint d'interrompre souvent puis d'abandonner au début de 1875.

Il quitte Paris pour n'y revenir que six ans plus tard, hélas en infirme cette fois : la tendre sollicitice de sa mère, les cures dans les villes d'eau, les séjours dans le Midi n'ont pu lui éviter d'être victime, en mai 1878 et août 1879, de fractures aux jambes qui arrêtent définitivement sa croissance déjà insuffisante. L'adolescent qui revient à Paris en 1881 offre aux regards tantôt une silhouette rendue grotesque par des jambes et des bras trop courts, tantôt un visage dont la laideur, due à la déformation des traits, est seulement combattue par l'éclat magnifique des yeux.

Trop fier pour se désoler d'un sort cruel ou pour laisser voir sa déresse intérieure, Toulouse-Lautrec va « se supporter » ainsi et se faire accepter des autres grâce à son impétueuse et permanente gaieté, sa gentillesse, sa vivacité d'esprit qui lui permet de diriger contre lui-même boutades et moqueries ayant en fait pour objet de désarmer par avance les éventuels moqueurs.

La vie désormais va tourner autour de ces deux mots, l'Art et les plaisirs.

L'Art, pour Toulouse-Lautrec, c'est avant tout dessiner et peindre. Dès son retour à Paris, il retrouve le peintre animalier René Princeteau, sourd-muet de naissance, chez qui son père l'avait déjà mené six ans plus tôt et qui s'était pris d'amitié pour ce « petit » si merveilleusement doué.

With Princeteau, il dessine beaucoup — surtout des chevaux en mouvement — mais aussi il découvre le cirque; tous deux vont fréquemment au cirque Fernando — plus tard Medrano — applaudir les acrobates, jongleurs et autres équilibristes.

Soucieux de se perfectionner, Toulouse-Lautrec se fait admettre, en mars 1882, au nombre des élèves du célèbre portraitiste Bonnat et se familiarise avec les lois de la composition; six mois plus tard, Bonnat ayant fermé son atelier, il passe sous la direction d'un autre peintre réputé, Fernand Cormon, qui réside à Montmartre.

Montmartre ! ce nom est bientôt intimement lié à la vie et à l'œuvre de Lautrec.

Montmartre, haut lieu de la peinture, c'est-à-dire rassemblement de nombreux artistes qui tous vivent pour la peinture alors que seuls quelques-uns réussissent à en vivre; parmi ces derniers, Degas, que Toulouse-Lautrec admire énormément pour les sujets qu'il traite : scènes de cafés-concerts, tableaux de la vie nocturne, danseuses; parmi les autres, Van Gogh, dont une seule œuvre, « Les Vignes rouges », sera vendue de son vivant.

Montmartre, haut lieu des plaisirs, avec ses cabarets « l'Élysée-Montmartre », le « Moulin de la Galette », le « Chat noir », le « Mirliton » enfin et surtout le « Moulin-Rouge »; c'est là, dans ces différents établissements qui ne s'animent qu'avec la nuit, où se mêlent indifféremment artistes, bourgeois, mauvais garçons et filles de joie que Lautrec, client assidu, consommateur impénitent et observateur sans tendresse mais sans cruauté excessive, va donner libre cours à son talent.

C'est ce Montmartre-là qu'il peint dans ses grandes œuvres, comme le « Bal du Moulin de la Galette » (1889) ou la « Danse au Moulin Rouge » (1890); qu'il saisit dans les croquis ou portraits de personnages tels Jane Avril, La Goulue, Valentin le Désossé, Yvette Guilbert, etc.; qui lui vaut d'être connu du grand public non grâce à sa peinture mais par les affiches qu'il crée; c'est dans ce Montmartre-là enfin qu'il ruine sa santé jusqu'à devoir être interné dans une clinique de Neuilly en février 1899. Libéré en mai, il va être désormais flanqué d'un « cornac » — ainsi qu'il dit lui-même — chargé de l'empêcher de boire. Au cours de l'été, peintre et « cornac », venus au Havre pour s'embarquer à destination de Bordeaux — Lautrec n'aime pas le chemin de fer — se retrouvent bientôt, l'un veillant l'autre, dans un bar pour matelots anglais, le « Star »; les serveuses sont anglaises et l'une d'elles, miss Dolly, apparaît si jolie à Toulouse-Lautrec qu'il ne peut résister au désir de faire son portrait. Ce tableau — à l'huile sur panneau de tilleul — est d'autant plus émouvant qu'il coïncide avec un bref et ultime répit dans la vie tourmentée de son auteur. En effet, Lautrec va se remettre à boire — utilisant le subterfuge d'une canne creuse pour tromper la surveillance de son « cornac » — et, dès lors, l'issue fatale ne fait plus de doute. Elle survient le 9 septembre 1901, alors que Lautrec n'a pas encore 37 ans. Il laisse une œuvre considérable composée de près de 600 peintures, environ 330 lithographies, 31 affiches, quelques pointes sèches, des milliers de dessins et de croquis. Sur le plan artistique, il n'a voulu appartenir à aucune catégorie déterminée, s'est volontairement tenu à l'écart des querelles d'écoles et n'a eu pour souci essentiel que « tâcher de faire vrai et non idéal ».

